

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M^{me}
NIVERLET, libraires;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévis, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.		Départs de Saumur pour Paris.	
7 heures 55 minut. soir,	Omnibus.	9 heure 50 minut. mat.	Express.
4 — 30 — —	Express.	11 — 49 — matin,	Omnibus.
3 — 47 — —	matin, Express-Poste.	6 — 23 — soir,	Omnibus.
9 — 4 — —	Omnibus.	9 — 28 — —	Direct-Poste.
Départ de Saumur pour Angers.		Départ de Saumur pour Tours.	
1 heure 2 minutes soir,	Omnibus.	3 heures 2 minut. matin,	March.-Mixte.
		7 — 52 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés, ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année.

REVUE POLITIQUE.

La bataille de Magenta, si glorieuse pour nos armes, si féconde en résultats, est une des actions militaires les plus considérables, la plus considérable peut-être qui ait eu lieu depuis le premier Empire.

On n'évalue pas à moins de trois cent mille hommes le nombre des combattants; 180,000 Autrichiens et 120,000 alliés Français et Piémontais.

Nous nous bornons à indiquer ici l'ordre dans lequel les faits se sont accomplis.

Le 1^{er} juin, à la suite des trois combats de Palestro, l'armée française commence son mouvement offensif; le général Niel occupe Novare, et l'Empereur transfère dans cette ville son quartier-général.

Le lendemain 2 juin, les Autrichiens évacuent Robbio et Mortara, c'est-à-dire toute la province de Lomellina, et traversent le Tessin par Vigevano et Bereguardo, pour rentrer en Lombardie. Leurs troupes se concentrent sur la rive gauche du fleuve autour de Rosate, où le général Giulay établit son quartier-général.

Le 3 juin, l'armée française jette des ponts sur le Tessin, vers les points que nous indiquons hier, c'est-à-dire Galiate, Turbigo, Buffalora et Magenta; Giulay remonte alors la rive gauche, pour se porter sur le flanc droit de nos colonnes, et porte son quartier-général à Abbiate-Grasso, tout près de Buffalora.

Ce jour-là l'ennemi tenta d'inquiéter notre passage et nous livra à Turbigo même un combat d'où nous sortîmes victorieux.

On crut d'abord que les Autrichiens n'avaient essayé qu'une démonstration sans importance; mais le combat de Turbigo n'était que le prélude d'une action générale, dans laquelle l'armée autrichienne tout entière a été engagée.

En examinant une carte géographique, on remarque que la route d'Abbiate-Grasso à Buffalora débouche sur la route de Milan, entre Buffalora et Magenta. C'est évidemment par ce débouché que le général Giulay a commencé l'attaque.

Il est également visible qu'en s'emparant de Magenta, le général de Mac-Mahon assurait à l'armée française la possession de la route de Milan, en même temps qu'il tournait la droite des Autrichiens.

Attendons maintenant des renseignements précis sur cette grande bataille. Nous avons éprouvé des pertes très-croelles, sans doute, mais celles de l'ennemi sont six fois plus considérables; et les plus vastes résultats sont la conséquence de notre glorieuse victoire.

Milan est affranchi; bientôt la Lombardie entière sera délivrée de ses oppresseurs. Les Autrichiens battent en retraite sur tous les points.

Les Autrichiens se sont retirés devant l'insurrection, qui gagnait de proche en proche, dès que l'Empereur Napoléon eut mis le pied sur le territoire Lombard.

Le gouverneur militaire impérial et royal de la Lombardie, qui, il y a cinq jours à peine, lançait une proclamation empreinte de tant de confiance dans la supériorité des armes autrichiennes, s'est retiré au bruit du canon de Magenta, laissant le champ libre à une population frémissante qui attendait, avec une patience et une discipline admirables, l'heure marquée pour sa délivrance.

Nous avons annoncé la délivrance de Milan; la dépêche officielle adressée par l'Empereur à l'Impératrice dit que les Autrichiens ont évacué la ville; le bulletin officiel de Turin parle de l'évacuation de la ville et du château, mais une troisième dépêche assure qu'ils ont évacué la ville, mais non le château. Au reste, le château de Milan n'a que peu de valeur comme ouvrage de défense, et si les Autrichiens avaient commis l'imprudence d'y rester, ce ne pourrait être que pour nous donner à nourrir quelques centaines de prisonniers de plus.

Nous ne connaissons encore ni le plan ni les détails de la bataille de Magenta, mais nous avons sous les yeux le rapport adressé par le général de Mac-Mahon à l'Empereur sur le combat de Turbigo, qui a été livré le 3 juin, au passage du Tessin, la veille de la grande bataille.

Il résulte de ce rapport que le 2^e corps, placé sous

le commandement du général de Mac-Mahon, franchit le Tessin le 3 juin sur un pont jeté en face du village de Turbigo, qui fut immédiatement occupé. La division de La Motterouge ayant reçu l'ordre de déloger les Autrichiens du village de Robecchetto, qui domine la vallée du Tessin, un combat très-vif s'engagea, et les tirailleurs algériens ou turcos enlevèrent le village à la baïonnette. L'ennemi fut mis en déroute et perdit beaucoup de monde; pendant cette retraite, le général d'artillerie Auger s'empara lui-même, le sabre au poing, d'une pièce de canon autrichienne.

Il est positif qu'à la date du combat de Turbigo les Autrichiens avaient pris position tout autour du point choisi pour le passage de notre armée, puisque M. de Mac-Mahon signale leur présence simultanée à Castano et à Robecchetto, c'est-à-dire au nord et à l'est de Turbigo, tandis que l'armée de Giulay s'avancait venant du sud en remontant le Tessin.

Ainsi le plan de l'ennemi paraît avoir été d'envelopper l'armée française. Mais un plan de ce genre a ses inconvénients égaux à ses avantages; si la ligne est rompue, l'assaillant se trouve coupé et s'expose à perdre beaucoup d'hommes tués ou prisonniers. C'est évidemment ce qui est arrivé à Magenta, ainsi que que le prouve l'énormité des pertes de tout genre subies par l'ennemi.

Les conséquences de cette grande victoire ne se sont pas fait attendre: non-seulement Milan est délivré, mais l'ennemi a évacué Stradella après avoir détruit le pont de Stella, ainsi que ses importantes défenses qu'il avait construites si laborieusement à la tête de ce pont. Ainsi le territoire piémontais est complètement évacué.

L'armée battue s'est mise en retraite vraisemblablement sur Pavie; mais puisque le Piémont est évacué sans espoir de retour, ainsi que le témoigne la destruction du pont de Stella, la position de Pavie n'a plus de valeur immédiate, et on peut conjecturer que les Autrichiens se retirent au moins jusqu'à Crémone sur la ligne de l'Adda.

Le comité militaire de la diète germanique a tenu séance le 30 mai, pour s'occuper de la proposition

FEUILLETON

LES MASQUES D'OR.

ROMAN DE MOEURS CONTEMPORAINES.

Quatrième Partie.

(Suite.)

XVII. — BÉNÉDICT A STÉFANE.

Les feuilles seront tombées probablement, mon cher Stéphane, avant que je vous aie revus. Bien des projets se sont croisés dans ma tête, et je me suis arrêté à un plan définitif qui ne me permettra pas de revenir de sitôt à Paris. Te dire ce que je compte faire, cela m'est impossible. Cependant, une fois encore ne m'attends pas pour cet automne.

Il y a plus, mon cher Stéphane: tu m'obligerais si tu voulais bien, à tes heures, t'installer dans mon ancien atelier et terminer mon grand tableau qui, tu le sais, est très-avancé. Nous avons étudié ensemble; tu me vaudras bien: c'est que j'ai eu de plus que toi, c'a été quelque chance. Je ne doute donc pas que cette œuvre gagne beaucoup à être achevée par toi. Soigne par-dessus tout l'expression des têtes et tiens la couleur générale dans une gamme paisible. Voilà toutes mes recommandations. Je vais écrire

aux Beaux-Arts pour que la commande soit transférée à ton nom. Puisse ce travail t'être utile! N'hésite pas à t'en charger. Prends, si tu veux, ma proposition pour un testament qu'on exécute avec un empressement religieux.

Je joins à cette lettre une disposition que j'ai faite en faveur de ton petit Henri. Sur ce point encore tu devras obéir docilement à l'amitié. Il sera bon qu'Henri, en abordant la vie, n'ait pas à essayer ces misérables difficultés qui amortissent le courage, étouffent l'énergie et peuvent finir par dégrader le caractère. Il importe de n'avoir pas à mesurer le pain de chaque jour; car ce pain amer, on l'arrose de larmes. C'est pour moi une douce pensée, que ton fils choisira librement sa carrière et aura le plus puissant des moyens de réussite, c'est-à-dire du temps devant lui.

Présente l'expression de ma vive sympathie et de mon profond respect à ton honnête et digne femme, que je félicite du bonheur intime dont elle jouit désormais.

Ton camarade dévoué,

BÉNÉDICT.

XVIII. — ALEXIS A BÉNÉDICT.

Les hésitations et le silence de Mathilde me ménageaient une surprise. Au lieu d'une lettre, c'est Mathilde elle-même qui nous est arrivée ce matin. Votre étonnement sera égal au mien. Après les tristes scènes du passé et lorsque je m'étais retiré si meurtri de la lutte, pouvais-je

m'attendre à ce dénouement, et surtout aux paroles et à la conduite de la vicomtesse?

Mathilde a montré de la dignité, de l'esprit de conciliation. L'épreuve du malheur l'a transformée. Ainsi cette femme, qui ne voulait pas croire que les sources de sa fortune pussent jamais se tarir, est convenue de la fragilité du bien qu'on ne sait pas ménager; cette femme, qui n'admettait aucun conseil, s'est fait elle-même tout haut les plus durs reproches. Elle n'eût rien accepté d'un bienfaiteur; l'époux a reparu.

Périsse le souvenir des heures d'orage! — « C'est aujourd'hui, me suis-je écrié, que nous commençons à vivre! » Tout était expliqué, dès que la confiance et l'intimité remplaçaient le soupçon et la froideur. Au même instant, Louise a donné une nouvelle preuve de cette fermeté de caractère qui assure le bonheur. Elle a présenté à ma femme Alphonse de Lagrange, qui, depuis quelques jours, attendait notre décision avec une profonde anxiété, et a dit: « Je suis d'autant plus heureuse de votre arrivée que je vous aurai à côté de moi dans une circonstance bien importante, lors de mon mariage. — Vous allez vous marier? » Louise a fixé son regard sur Alphonse, qui semblait à demi-mort, et elle a répondu en souriant: « Oui, avec un honnête homme, qui a tout récemment demandé ma main... avec M. de Lagrange. » Pourrais-je vous exprimer la joie d'Alphonse!... Il n'espérait plus, et Louise lui est accordée!

hanovrienne; M. de Pfordten, représentant la Bavière, a déposé un Mémoire sur la question, et à la suite de cet incident, tous les plénipotentiaires ont demandé des instructions à leur gouvernement respectif.

Les chefs de corps de l'armée prussienne ont reçu l'ordre d'accorder des congés à un certain nombre d'hommes de la réserve. Ce fait prouve que la Prusse ne songe pas à abandonner son attitude actuelle.

Les relations diplomatiques sont officiellement reprises entre la France et le royaume de Naples. Le *Moniteur* constate cette nouvelle, à laquelle on ne peut qu'applaudir. — Auguste Vita. (Le Pays.)

DISCOURS ROYAL D'OUVERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS.

Londres, 7 juin.

Mylords et Messieurs,

Je recours avec satisfaction, dans l'état perplexe actuel des affaires, aux conseils de mon parlement, que j'ai convoqué pour qu'il se réunisse dans le plus bref délai possible. J'ai ordonné que l'on mit sous vos yeux les papiers qui serviront à vous apprendre combien ont été vifs et incessants mes efforts pour préserver la paix de l'Europe; ces efforts ont malheureusement échoué, et la guerre a été déclarée entre la France et la Sardaigne, d'une part, et l'Autriche, d'autre part.

Recevant des assurances d'amitié des parties belligérantes, des deux parts, je me propose de conserver entre elles une stricte et impartiale neutralité, et j'espère, avec l'aide de Dieu, conserver à mon peuple le bienfait de la continuation de la paix. Toutefois, considérant l'état actuel de l'Europe, j'ai jugé nécessaire, pour la sûreté de mes Etats et l'honneur de ma couronne, d'augmenter mes forces navales dans une proportion dépassant celle qui avait été sanctionnée par le parlement.

Je compte avec confiance sur le concours cordial que vous donnerez à cette mesure de précaution, dictée par une politique défensive.

Le roi des Deux-Siciles m'ayant annoncé la mort du roi son père et son avènement au trône. J'ai jugé convenable, de concert avec l'Empereur des Français, de renouveler mes relations diplomatiques avec la cour de Naples, relations qui avaient été suspendues pendant le règne précédent. Toutes mes autres relations étrangères continuent d'être sur un pied parfaitement satisfaisant.

Messieurs de la chambre des communes, le budget de l'armée, pour lequel les allocations n'ont pas été faites par le parlement précédent, vous sera immédiatement soumis, ainsi que le budget supplémentaire, que les circonstances présentes rendent indispensablement nécessaire pour le service public.

Mylords et Messieurs, J'ai ordonné qu'il soit préparé un bill pour réaliser, autant que l'assistance du parlement pourra être nécessaire, certaines propositions des commissaires que j'avais nommés pour faire une enquête sur le meilleur moyen d'équiper efficacement la marine royale, et je recommande ce sujet important à votre immédiate attention. Les mesures d'amélioration légale et sociale dont la marche dans le parlement précédent a été interrompue par la dissolution, seront de nouveau présentées à votre examen.

Pardonnez-moi de vous retracer ces scènes de famille à vous, cher Bénédicte, qui déjà vivez seul et rêvez une solitude bien plus absolue encore. J'ai maintenant de tristes détails à vous donner.

Tandis que Mathilde reposait, j'ai couru chez de Montglars. J'avais hâte de lui fournir la preuve de notre réconciliation. La marquise était souffrante, très-souffrante même.... Félix m'a reçu. Il paraissait en proie à un violent chagrin. C'est alors que, le jugeant préparé à l'oubli, je n'ai pas craint de lui parler de vous. Oui, Bénédicte; j'ai pensé, quand vous voulez quitter le monde, que le marquis devait en être informé; car il a contribué à cette desolante résolution. Et ce qui prouve combien j'avais raison, c'est que Félix était consterné en apprenant cette nouvelle. Il a dit avec douceur: « Sans mon emportement, sans l'outrage qu'il a reçu, jamais M. Arnaud n'eût pris un parti semblable... »

Ainsi, jamais de félicité complète. Mes ennuis ont cessé, la vicomtesse m'est revenue transformée, ma Louise va achever dans le ménage son œuvre de patience et de dévouement; et lorsqu'il y a désormais tant d'intérêt dans mon existence, il faut que j'assiste au spectacle navrant de la souffrance morale et de la souffrance physique chez mes meilleurs amis!

Ah! si du moins je pouvais encore voir vos mains s'u-

Je donnerai avec plaisir ma sanction à toute mesure bien réfléchie pour l'amendement des lois qui règlent la représentation de mon peuple dans le parlement, et si vous êtes d'opinion que la nécessité de donner votre attention immédiate aux mesures d'urgence relatives à la défense et à la situation financière du pays ne vous laissera point assez de temps pour établir une loi durant la présente session, sur un sujet tout à la fois si difficile et embrassant tant d'intérêts, j'espère qu'au commencement de la session prochaine vous donnerez votre sérieuse attention à une question dont la prompte et satisfaisante solution serait un grand bienfait pour le pays. Je suis convaincue que vous vous acquitterez avec zèle et activité de vos devoirs parlementaires, et je prie Dieu que le résultat de vos délibérations tende à assurer au pays la continuation de la paix à l'extérieur, et une amélioration progressive à l'intérieur. — Havas.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Londres, 6 juin. — Le *Daily-News*, en confirmant le fait d'une mission spéciale, dont serait chargé le comte Esterhazy auprès du gouvernement anglais, demande que l'Autriche, pour faire la paix, abandonne la Lombardie.

Le *Times*, de son côté, exprime le désir de l'évacuation, par les Autrichiens, de la Lombardie, dans l'intérêt de la paix.

Le *Morning-Star* dit que Kossuth a quitté l'Angleterre mardi; il doit être suivi par 300 Hongrois venus d'Amérique.

Le *Morning-Chronicle* contient une circulaire de l'opposition, annonçant qu'il sera présenté un amendement à l'adresse.

La cour d'Angleterre a pris le deuil pour dix jours, par suite de la mort du roi de Naples.

Vienne, 6 juin. — *Bulletin officiel autrichien*. — On mande de Milan, le 4 juin, 10 heures du soir:

Une bataille sanglante a eu lieu près de Magenta. On n'en connaît pas encore les résultats.

Il y a eu ici des mouvements menaçants de la part de la population; mais la tranquillité a été rétablie.

Côme, 6 juin, 11 heures du matin. — Le général Urban s'est retiré sur Monza.

Garibaldi est parti de Lecco.

Turin, 6 juin, 10 heures et demie du matin. — *Bulletin officiel*. — L'ennemi a évacué Stradella et le pays environnant. Il a détruit le pont de Stella ainsi que les fortifications.

Berlin, 5 juin. — Dans la Bosnie a eu lieu un combat entre les troupes turques et les insurgés, près de Kolimich, à proximité de Trebinge. On dit que Gasco a été détruit par Derbisch-Pacha.

Berne, 5 juin, 5 heures du soir. — Le quartier-général franco-sarde est à Magenta; les avant-postes seront ce soir à Otto près Milan. Les Autrichiens sont en retraite partout. Le corps principal de Garibaldi était encore hier à Côme. — Havas.

COMBAT DE TURBIGO.

L'Empereur a donné l'ordre de transmettre au ministre de la guerre le rapport suivant, que lui a adressé le général de Mac-Mahon, commandant le 2^e corps.

« Au quartier-général, à Turbigo, le 3 juin.

Sire,

Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en instruire Votre Majesté par un premier rapport que je lui ai adressé ce matin, l'ennemi a fait sauter le pont de San Martino hier, vers cinq heures du soir, en se retirant sur la rive gauche du Tessin.

Ce matin, à la pointe du jour, le général Espinasse s'est porté, avec une brigade, sur la tête de pont que les Autrichiens avaient abandonnée à son approche. Il y a trouvé trois obusiers, deux canons de campagne et plusieurs chariots de munitions.

D'après les ordres de Votre Majesté, le 2^e corps a quitté Novare ce matin, à huit heures et demie, pour se porter sur Turbigo et franchir le Tessin sur le pont qui y a été jeté la nuit dernière, sous la protection de la division des voltigeurs de la garde impériale.

Au moment de mon arrivée à Turbigo, j'ai trouvé une brigade de cette division sur la rive droite du Tessin, occupant le village et ses abords de manière à nous assurer la libre possession du pont, et surveillant la vallée en aval du village.

L'autre brigade de la division Camou était sur la rive droite.

La tête de colonne de la 1^{re} division du 2^e corps franchissait le pont vers une heure et demie. Au moment où m'étant porté en avant de Turbigo, je reconnaissais le terrain et je visitais les hauteurs de Robecchetto pour y établir les troupes, je m'aperçus tout-à-coup que j'avais à quelque 500 mètres de moi une colonne autrichienne qui paraissait venir de Buffalora, marchait sur Robecchetto avec l'intention évidente d'occuper ce village.

Robecchetto se trouve sur la rive gauche du Tessin à l'est et à 2 kilomètres de Turbigo. C'est un village considérable qui peut être aisément défendu et qu'il serait incontestablement très-utile d'occuper fortement pour un corps ennemi qui viendrait de Milan ou de Magenta, avec l'intention de barrer le passage à Turbigo. Ce village est assis sur un vaste plateau horizontal qui domine de 15 à 20 mètres la vallée du Tessin. On y arrive, lorsqu'on sort de Turbigo, par deux chemins praticables à l'artillerie: l'un qui aboutit à l'une de ses rues par la partie sud du village, l'autre par la partie ouest.

Le chemin qui vient de Magenta et de Buffalora y pénètre par la partie est. C'est ce dernier que suivait la colonne autrichienne.

J'ordonnai au général de la Motterouge qui n'avait alors avec lui que le régiment des tirailleurs algériens, ses autres régiments étant encore sur la rive gauche de la rivière, de porter ses trois bataillons de tirailleurs sur Robecchetto et de les disposer en trois colonnes d'attaque de la manière suivante:

Le 1^{er} bataillon formant la droite, en colonne par division, précédé de deux compagnies de tirailleurs destinées à se porter sur le village en l'attaquant par le sud;

Le 3^e bataillon formant la gauche, disposé de la même façon, destiné à pénétrer dans le même village en l'attaquant par l'ouest;

Le 2^e bataillon, au centre et un peu en arrière des 1^{er} et 3^e, formant un échelon en réserve, prêt à appuyer les deux autres bataillons, était aussi disposé en colonne et précédé de tirailleurs.

Les trois colonnes, marchant à intervalle de déploiement, devaient, au commandement général,

nir!... Mais non, elles sont séparées, et tout est fini!

Votre ami sincère, ALEXIS.

XIX. — BÉNÉDICT A ALEXIS.

Septembre.

Cher Alexis,

J'accepte ces mots: « Tout est fini! » Ils conviennent à ma position, à ma pensée, à mes vœux.

Puissent-ils ne pas s'appliquer à la personne que je ne dois plus nommer!

Puisse cet astre brillant n'avoir pas passé, comme un de ces météores qui illuminent un moment l'horizon et ne laissent aucune trace de leur apparition fugitive!

Ah! je m'en irais sans regret et détaché de toute chose si je n'étais obligé d'emporter cette crainte...

Mais j'accepte le sacrifice, il faut que je parte.

Voici donc ma dernière lettre. Elle vous porte l'adieu du reclus volontaire.

Adieu à ceux qui m'écoutent et à ceux qui ne peuvent m'entendre!

Adieu!... Quelquefois, je le sais, vous parlerez de moi, mes chers amis; et moi, oh! croyez-le, je prierai pour vous!

BÉNÉDICT.

XX. — LA PRIÈRE DE JULIETTE.

Le jour où la dernière lettre, — celle de Bénédicte, — était

jetée à la poste, Alexis, de plus en plus inquiet des résolutions de son ami, prit le parti d'aller chez le marquis avec Mathilde. Il avait à faire sanctionner sa vie nouvelle, à donner par lui-même l'exemple de la concorde. Il espérait que cet exemple serait compris de Félix et de Juliette, et mettrait fin à d'affligeants dissentiments.

Félix était en conférence avec le docteur qui venait de lui confier ses craintes sérieuses. Accablé, mais n'osant prendre qu'une part détournée aux souffrances de la marquise, il écoutait silencieusement l'arrêt qui lui brisait le cœur.

Soudain deux voix connues frappent son oreille. La porte s'ouvre: le vicomte paraît; Mathilde l'accompagne, tout émue.

— Madame la vicomtesse! s'écria Félix. En vérité, je crois rêver.

— Oui, mon cher ami, dit Alexis en souriant; oui, la vicomtesse m'est rendue. Les nuages se sont dissipés, nous sommes à présent ce que nous eussions dû toujours être. Et fasse le ciel qu'il en soit partout de même!

Cette insinuation embarrassait M. de Montglars. Après un moment de réflexion, il dit au médecin:

— Croyez-vous, docteur, qu'il ne soit pas dangereux pour Madame d'avoir cette même surprise, agréable, sans doute; mais qui pourrait lui agiter les nerfs?

converger sur Robecchetto, et, en y pénétrant par la rue principale qui le traverse de l'ouest à l'est, chercher à le tourner aussi par la partie est, de manière à menacer la retraite de l'ennemi.

Pendant que le général de la Motterouge se mettait en mesure d'exécuter ces mouvements avec le régiment des tirailleurs algériens, je prenais moi-même les dispositions nécessaires pour faire arriver à lui les autres régiments de sa division. Le 45^e de ligne, second régiment de la 1^{re} brigade, recevait l'ordre de marcher dans les traces du régiment des tirailleurs algériens.

La 2^e brigade, composée des 65^e et 70^e de ligne, recevait, un peu plus tard, l'ordre de se porter sur le village de Robecchetto par la route de Castano, afin de flanquer l'attaque convergente faite par les tirailleurs algériens.

Vers deux heures, le général de la Motterouge marchait avec ses trois bataillons sur Robecchetto, suivi d'une batterie de la réserve générale de l'armée, dirigée par le général Auger en personne.

Les colonnes de tirailleurs algériens, enlevées avec la plus grande vigueur, à la voix du général de la Motterouge et à celle de leur colonel, marchèrent résolument sur Robecchetto sans faire usage de leur feu.

Accueillis à l'entrée du village par une très-vive fusillade, nos tirailleurs se précipitèrent tête baissée sur les Autrichiens qui en défendaient les abords. Dans l'intérieur du village seulement ils firent usage de leur feu, et puis aussitôt se précipitèrent à la baïonnette sur tous ceux qui essayaient de résister et de leur barrer le passage. En dix minutes l'ennemi était délogé du village et en retraite sur la route par laquelle il était venu.

A la sortie du village, il voulut user de son artillerie et nous envoya une douzaine de coups à mitraille qui n'arrêtèrent en rien l'élan de nos soldats.

Notre artillerie riposta par des coups heureux qui ébranlèrent tout-à-fait les colonnes ennemies et les mirent alors dans une déroute complète.

Les tirailleurs les poursuivirent au pas de course jusqu'à 2 kilomètres en avant de Robecchetto, et en tuèrent un grand nombre.

Le général Auger, en faisant prendre à la batterie quatre positions successives très-heureusement choisies, leur fit aussi beaucoup de mal.

C'est dans une de ces positions que le général Auger, croyant apercevoir dans les blés une pièce autrichienne ayant quelque peine à suivre le mouvement de retraite de l'ennemi, se précipita au galop sur elle et s'en empara. Près de la pièce gisait à terre le commandant de la batterie, coupé en deux par un de nos boulets.

Pendant que ceci se passait vers Robecchetto, une tête de colonne de cavalerie autrichienne se présentait sur notre gauche, venant de Castano. Je portai un bataillon du 65^e et 2 pièces de canon à sa rencontre. Deux boulets suffirent pour la décider à se retirer précipitamment.

L'ennemi a éprouvé des pertes considérables. Le champ de bataille est couvert de ses morts et d'une quantité considérable d'effets de toute nature qu'il a laissés entre nos mains : effets de campement, sacs complets qu'il a jetés sur le lieu du combat pour fuir avec plus d'agilité. Nous avons ramassé des armes, carabines et fusils. Nous avons fait peu de prisonniers, ce qui s'explique par la nature du terrain sur lequel l'engagement a eu lieu.

De notre côté, nous avons eu un capitaine tué (M.

Vanéechont), 4 officiers blessés, dont un colonel d'état-major (M. de Laveaucoupet), 7 soldats tués et 38 blessés, parmi lesquels quatre, m'a-t-on dit, des voltigeurs de la garde, qui a eu ses tirailleurs engagés avec l'ennemi en arrière de Robecchetto.

Je puis encore, Sire, donner à Votre Majesté des détails plus précis sur cette affaire, qui, une fois de plus depuis notre entrée en campagne, montre tout ce qu'Elle peut attendre de nos braves soldats.

Je n'ai point encore reçu les rapports particuliers qui doivent signaler ceux qui se sont plus particulièrement distingués. Tous ont fait bravement et dignement leur devoir : mais je signalerai, dès à présent, à Votre Majesté, le général de La Motterouge, comme ayant fait preuve d'un élan irrésistible; le général Auger, pour le fait que j'ai relaté plus haut et qui, aux termes de notre législation militaire, mérite une citation à l'ordre général de l'armée; le colonel de Laveaucoupet qui, en combattant corps à corps avec les tirailleurs autrichiens, a reçu un coup de baïonnette à la tête, le colonel Laure, des tirailleurs algériens, pour l'impulsion intelligente avec laquelle il a conduit ses bataillons à l'ennemi.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant et très-fidèle sujet,

Le général de division, commandant le 2^e corps,
DE MAC-MAHON.

FAITS DIVERS.

Lundi, une députation de la municipalité de Milan s'était rendue au quartier-général de LL. MM. l'Empereur Napoléon et le roi Victor-Emmanuel.

La députation apportait l'acte de *dedizione* de la ville à S. M. le roi de Sardaigne, se remettant ainsi d'une manière solennelle entre les mains du souverain auquel plusieurs Etats de l'Italie ont déjà confié le soin de leurs futures destinées.

— Le 2^e corps de l'armée d'Italie, commandé par le général de division comte de Mac-Mahon, et qui, dans la journée du 4, a opéré isolément sur Magenta, est exclusivement formé de troupes tirées de l'Algérie, dont la solidité et l'élan font une armée modèle.

Il est composé de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie; savoir :

1^{re} division, général de La Motterouge, commandant. — 1^{re} brigade, général Lefèvre : régiment provisoire de tirailleurs algériens, colonel Laure; 45^e de ligne, colonel Manuelle; 65^e de ligne. — 2^e brigade, général de Bonnet Maurelhan Polhes : 70^e de ligne, colonel Douay; 71^e de ligne, colonel Duportal-Dugosmeur.

2^e division, général Espinasse, commandant. — 1^{re} brigade, général Gault : 11^e bataillon de chasseurs à pied, commandant Dumont; 2^e régiment de zouaves, colonel Tixier; 72^e de ligne, colonel Castex. — 2^e brigade, général Castagny : 1^{er} régiment étranger, colonel Brayer; 2^e régiment étranger, colonel de Granet Lacroix de Chabrière. — Cavalerie, général Gaudin de Villaine : 4^e et 7^e bataillons de chasseurs.

Tous les généraux de ce corps, à l'exception de M. Gaudin de Villaine, ont fait la campagne de Crimée, et y ont obtenu de l'avancement soit dans l'armée, soit dans la Légion d'honneur. — Jules Richard.

— On lit dans le *Constitutionnel* :

« Il paraît malheureusement certain que la journée du 4 juin nous coûte deux généraux : le général de division Espinasse, aide-de-camp de l'Empereur, et le général Cler, commandant la 1^{re} brigade de la 1^{re} division de la garde impériale.

» On assure que le roi Victor-Emmanuel a été légèrement blessé, ainsi que le maréchal Canrobert et le général de Mac-Mahon.

» Le général Mellinet, commandant la 1^{re} division de la garde, aurait été blessé, ajoute-t-on, assez grièvement. »

— M. le général de Mac-Mahon est nommé maréchal de France et duc de Majenta, et M. le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély est nommé maréchal de France.

— Un *Te Deum* solennel d'actions de grâces pour la victoire de Magenta a été chanté mardi à Paris à une heure, dans l'église métropolitaine de Notre-Dame.

S. M. l'Impératrice assistait à la cérémonie avec tous les grands corps de l'Etat et les fonctionnaires en costume.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

Mardi, M. le général de Rochefort a reçu l'ordre de partir immédiatement pour l'Italie. Il a le commandement d'une brigade dans le 4^e corps, division du général Niel.

M. de Rochefort a reçu des témoignages de sympathie de toute l'Ecole et de la ville entière. Hier matin, au défilé de la revue, les cris de *Vive le général de Rochefort* étaient mêlés à ceux de *Vive l'Empereur*. Toute la journée, son hôtel a été envahi par ses nombreux amis, qui venaient lui exprimer leurs vœux.

M. de Rochefort, ne pouvant répondre à tant de d'affectueux sentiments, nous a adressé la note suivante avec prière de l'insérer.

« Le général comte de Rochefort, forcé de partir subitement pour l'armée d'Italie, regrette de n'avoir pas le temps d'aller serrer la main à tous ses amis; il les prie de recevoir ses adieux, qui s'adressent de même à la population de la ville, qui lui a témoigné ainsi qu'à sa famille tant de sympathies. »

Hier au soir, à 9 heures, M. de Rochefort a quitté son hôtel. Les officiers en corps l'ont escorté avec des torches jusqu'à la gare; plus de 5 à 6,000 personnes tant civils que militaires se sont trouvées réunies sur la place du chemin de fer. Avant de descendre de cheval, M. le Général a adressé ces quelques paroles :

« Messieurs,

» Je vous remercie de votre empressement à m'accompagner au moment où je pars pour l'armée d'Italie. Cette manifestation est un vœu pour la gloire de l'Empereur, pour la gloire de son armée qui éterniserait le nom de Napoléon s'il ne l'était déjà.

» Disons donc encore une fois tous ensemble : *Vive l'Empereur!* »

Sa voix a été couverte des cris de : *Vive l'Empereur! Vive le Général! Vive l'armée d'Italie!* Au moment où il est entré dans la salle, la foule s'est précipitée dans la gare et l'a conduit jusque sous la marquise. Là, plusieurs soldats lui ont serré la

— Je suis persuadé du contraire.

— En ce cas, voudriez-vous bien nous annoncer ?

Au bout de quelques minutes, le docteur sortit de la pièce voisine, où il introduisit les visiteurs avec M. de Montglars.

Juliette était étendue sur un lit de repos. Près d'elle était une petite table ronde en palissandre, supportant des fioles, des flacons, un verre de cristal, une tasse de porcelaine, pénibles accessoires d'une maladie. Les rideaux étaient à demi-fermés; et dans un fauteuil, non loin du lit, se tenait M^{lle} de Neuville qui ne quittait pas sa sœur.

Quel changement s'était opéré chez la marquise ! On eût eu peine à la reconnaître. Cette femme naguère si charmante, si enviée et si admirée, ne tenait plus à la vie que par un fil imperceptible qui peut se rompre d'un moment à l'autre. Sa voix affaiblie ne s'échappait plus qu'avec effort; et il fallait que Juliette eût été bien belle pour l'être encore après tant d'épreuves combattues vainement par les soins de l'art et le dévouement de la tendresse.

A la vue d'Alexis et de Mathilde, Emma s'était levée avec empressement, faisant signe à sa sœur de ne point parler. Elle embrassa avec effusion la vicomtesse.

— Vous voilà enfin, dit Emma en contemplant Mathilde,

et en lui tenant les deux mains. Que je vous embrasse de nouveau pour Juliette comme pour moi.

— Chère Emma ! répondit Mathilde, d'un accent qui trahissait son trouble, vous êtes bien la personne la plus généreuse du monde. Quand je venais ici avec crainte...

— Et pourquoi ? Croyez-le : nous vous avons gardé toute notre affection.

— Certes oui, ma chère vicomtesse, murmura Juliette, en s'efforçant de réprimer l'accès de toux que lui coûtèrent ces simples mots.

Les assistants échangèrent rapidement un regard de consternation.

— Ne parlez pas, dit Emma, tout en faisant prendre à la marquise quelques gorgées de potion.

La jeune fille revint s'asseoir entre M. et M^{lle} d'Orban. Ses yeux brillaient d'amitié.

— Ah ! dit-elle, vous ne pouvez, Madame, nous surprendre plus agréablement. Vous étiez bien désirée. M. le vicomte voulait nous cacher son affliction mais il n'y réussissait pas. A présent, vous lui êtes rendue; il va être heureux.

— Oui, ma belle, répondit Mathilde, je m'efforcerais de faire revivre ce bonheur effacé. Je m'afflige seulement de n'avoir rapporté à Alexis qu'une ruine consommée.

Pourquoi faut-il que l'expérience de sa noblesse d'âme nous coûte si cher !

— Rassurez-vous à ce sujet, interrompit Alexis, on ne paie jamais trop cher la paix du foyer...

— C'est selon, dit amèrement le marquis.

M. d'Orban se retourna d'un air affectueux vers M. de Montglars. Il jugea que le moment de la franchise suprême était arrivé. Accusant même tout bas ses retards timides, il aborda de front la confiance qu'il avait à faire maintenant devant la marquise, et que Félix n'avait sans pas transmise à sa femme.

— Mon ami, dit-il, j'ai reçu de M. Arnaud une lettre qui sera la dernière. Le temps est venu peut-être, où ce nom doit être prononcé et où tu dois l'entendre de sangfroid. Les circonstances ont beaucoup de gravité, et notre responsabilité à tous est engagée dans le sort d'un infortuné. Je ne te blesse pas, j'espère ?...

— Continue, répondit le marquis, en observant avec anxiété les traits de Juliette qui avait dominé toute émotion.

— Il s'agit pour M. Arnaud, et Madame l'ignore probablement, il s'agit de renoncer au monde, à l'art, à la gloire, à l'avenir, et d'aller s'enfuir à la Grande-Chartreuse.

(La suite au prochain numéro.)

